

Louis Couperus

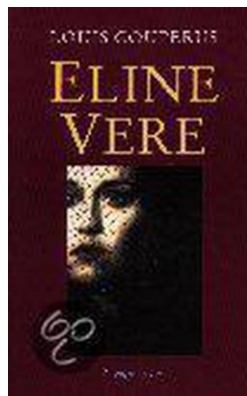
(1863-1923)

Eline Vere

(1890)

Fragmentvertaling door *Christian Marcipont*
in opdracht van het *Nederlands Letterenfonds*

Gebruikte uitgave :



Couperus, Louis : *Eline Vere*, 1991 (7^e druk), Amsterdam/Antwerpen, Veen
(tekst conform deel 3 van de *Volledige Werken Louis Couperus*)

Het vertaalde fragment beslaat hoofdstuk 2 et hoofdstuk 3 (1 tot 7), pp.17-47*.

* De passages tussen vierkante haakjes zijn samenvattingen in het Frans van de eerste twee niet vertaalde hoofdstukken.

I

[Lors d'une soirée donnée chez les Verstraeten, les invités assistent à la présentation de trois tableaux vivants réglés par Paul van Raat. Frédérique van Erlevoort brille dans La mort de Cléopâtre. Eline Vere, ayant prétexté une indisposition, n'est pas présente à la soirée. Sa sœur Betsy, l'épouse de Henk van Raat, se réjouit de pouvoir occuper le lendemain soir la loge de la famille Verstraeten à l'opéra. À l'issue des deux derniers tableaux, Le Rocher des Siècles et Les Cinq Sens, on décide de terminer la soirée par un souper en famille.]

II

[De retour chez eux, Betsy et Henk trouvent Eline encore éveillée. Eline, dans un accès de nervosité, se plaint à Henk de son existence dénuée de sens et de l'hostilité à peine déguisée de sa sœur Betsy. Henk, familier de ces crises, tente de lui rendre le sourire. Il finit par la prendre dans ses bras et par la porter jusqu'à sa chambre.]

III

1

Eline Vere, la cadette des deux sœurs, était plus sombre de cheveux et de regard, plus élancée, moins généreuse en formes. Ses yeux bistres et ombreux, par leur solidarité avec la pâleur ambrée de son teint et l'alanguissement de certains gestes, achevaient de la rapprocher d'une odalisque indolente absorbée dans sa rêverie. Cette beauté, elle y dévouait beaucoup de son attention, comme s'il se fût agi d'un joyau précieux que l'on fait scintiller et chatoyer, et cette attention constante était cause qu'elle s'entichait presque de ce qu'elle trouvait gracieux chez elle-même. Elle pouvait, de longues minutes durant, se mirer à la glace, souriant quand, de la pointe d'un doigt à l'ongle rose, elle caressait la courbe d'un sourcil ou d'un cil, étirait légèrement ses paupières pour se tailler des yeux en amande ou faisait tourbillonner autour d'elle ses cheveux bruns, dans la pose d'une bohémienne friponne. Sa toilette faisait l'objet d'une recherche de tout instant, d'une incessante et très sérieuse réflexion, au terme de laquelle les coloris clairs s'harmonisaient avec les formes élégantes parmi le scintillement émaillé du satin et l'échange des chaudes nuances de la peluche, ennuagée d'une apothéose de tulle et de gaze, de mousseline et de dentelle. La goutte de lumière, émanée du brillant qui ornait son annulaire, combinée à l'odeur éventée d'un sachet parfumé, éveillait en elle une agréable sensation de luxe raffiné, quelque chose de très féminin et d'attendrissant.

2

Elle était d'un naturel porté à la rêverie et au romantisme, et il lui arrivait, au gré de ses apitoiements sur elle-même, de se reporter, non sans une certaine volupté, à son enfance et d'empiler toutes sortes de petits souvenirs de cette époque comme autant de précieuses reliques. En pareilles circonstances, elle rafraîchissait et embellissait sciemment ces souvenirs estompés, lesquels se teintaient d'idéalisme. Les convoquant à nouveau de loin en loin, elle en

4

arrivait à ne plus faire le départ entre vérité et fantaisie, et réussissait, armée d'une assurance inébranlable, à narrer tel ou tel épisode insignifiant d'autrefois sous une forme poétisée. Betsy, avec son attachement pragmatique à la vérité, ne manquait jamais une occasion, quelle que fût sa propre assurance, de révoquer en doute tout ce qui avait le visage de l'exaltation, et Eline, plongée dans une douce mélancolie, parvenait le plus souvent, après pareilles remontrances, à distinguer le germe initial de la fleur fantastique qu'avait ensuite fait naître son imagination.

Elle se rappelait son père, un peintre au tempérament artistique raffiné mais dépourvu d'énergie créatrice, très tôt marié à une femme dominatrice de plusieurs années son aînée, et qui se sentait écrasé par cette volonté de domination. Sa nature finement sensitive, pareille à un noble instrument à cordes, avait frémi sous son trop rude contact, de même qu'aujourd'hui, Eline frémissait parfois sous celui de sa sœur. Elle se rappelait son père, avec son teint d'ivoire jauni, ses doigts diaphanes et exsangues, posés là, inertes et indolents : sa fermeté de pensée lui faisait concevoir de grandes œuvres qu'il abandonnait sitôt le premier coup de pinceau. D'une certaine manière, elle avait été sa petite confidente, et, à ses yeux, son génie impuissant s'était élevé au rang de la poésie d'un Raphaël, qui portait des madones aux regards extasiés et aux longues boucles. Sa mère lui avait toujours inspiré une crainte muette et dans la mesure où, selon son souvenir, l'insignifiance et les désillusions de la vie de tous les jours se rapportaient avant tout à sa mère, il était impossible à Eline de l'idéaliser dans son esprit.

Elle se rappelait ce qu'avait été, après la mort de son père, prématurément survenue et mettant un terme à l'insatisfaction d'une vie inaccomplie, puis celle de sa mère, terrassée par une maladie de cœur qui la menaçait depuis toujours, sa jeunesse sous la garde et la douce tutelle d'une tante veuve. Surannée, maigre et droite, les traits tristes et réguliers, telle la ruine de ce qui aurait été jadis une belle femme, ainsi se la rappelait Eline, qui l'avait vue plus d'une fois, trônant devant une grande fenêtre vitrée, alors que ses mains desséchées faisaient danser à quatre étincelantes aiguilles à tricoter un menuet régulier et tremblé. Elle vivait là, dans cette pièce spacieuse, gentiment amollie par un luxe quelque peu débilitant, ses habits parfumés et d'étoffe veloutée, le moelleux tapis de Deventer sous les pieds, un feu de buches dans l'âtre et, décoré de cigognes fantastiques et de pivoines écarlates, un paravent japonais de soie jaune devant la porte.

Les deux sœurs, qui avaient grandi là côte à côte et avaient reçu les leçons d'une même éducation, dans un même milieu, avaient laissé germer en elles deux dispositions mentales parallèles que la progression de leurs jeunes années vers les exigences de deux tempéraments

dissemblables avait cependant fini par désunir. Chez Eline, qui, jeune femme indolente et lymphatique, éprouvait le besoin d'une tendre sollicitude et d'une chaude affection, et dont les nerfs, délicats comme les pétales d'une fleur, même dans son milieu atone et comme capitonné de velours se voyaient plus d'une fois trop brutalement malmenés et trop violemment excités par la moindre résistance, un mouvement de crainte avait développé une réserve emplissant son cœur des mille petits tourments que lui infligeait une tristesse inavouée. Une fois comble, celle-ci se déversait sous la forme d'une vague écumante. La vie plus pléthorique de Betsy, favorisée par le besoin de sollicitude d'Eline, avait éveillé en elle une soif de domination grâce à laquelle son existence psychique n'était pas éloignée de pénétrer presque entièrement celle d'une sœur particulièrement impressionnable qui, après un premier choc, retrouvait le calme et la satisfaction à l'idée d'être tenue en lisières. Mais ni la crainte d'Eline de blesser sa sensibilité raffinée ni l'égoïsme tyrannique de Betsy n'avaient jamais provoqué de tragédie car, dans cette douce tépidité où était plongée la résidence de la tante, les contours de leurs personnalités si contrastées s'estompaient et se fondaient en un gris uniforme.

3

Par la suite, après plusieurs bals au cours desquels Eline, en chaussons de satin blanc, étourdissante de parfum et de lumière, s'était laissé entraîner par la douce contrainte de ses cavaliers et avait cédé à la griserie tant des trois-quatre languissants que des coupes de champagne, par la suite, donc, on avait à deux reprises demandé sa main, et elle avait décliné les deux fois. Elle conservait de ces demandes en mariage la souvenance de deux triomphes obtenus sans coup férir, qui dessinaient sur ses lèvres un sourire d'amour-propre satisfait, encore que, se remémorant le premier prétendant, elle ne pût, de loin en loin, réprimer un léger soupir. C'est alors qu'elle avait fait la connaissance de Henri Van Raat, et depuis cette rencontre, elle s'étonnait souvent que cette bonne poire – ainsi le nommait-elle –, qui était à mille lieues de figurer le héros de ses rêves, lui fût si sympathique qu'il lui arrivait maintes fois, à l'improviste, de souhaiter sa présence. Le chevalier qui occupait ses rêves ressemblait à l'image idéalisée de son père, des héros de roman que l'on trouvait chez Ouida¹, et n'avait

¹ Pseudonyme de la romancière anglaise Maria Louise de La Ramée (1839-1908). (*Les notes sont du traducteur.*)

rien qui fût propre à Van Raat lui-même, avec son tempérament pléthorique et par trop sanguin, sa rêveuse indolence, ses doux yeux gris ardoise où ne se réfugiait aucune intelligence, son lent débit et son rire grossier. Et cependant, il était quelque chose dans sa voix, dans son sourire, qui l'attirait, qui, dans la bonhomie ses manières, lui inspirait confiance, lui parlait de sollicitude, en sorte qu'elle éprouvait parfois le vague désir, comme dans un accès de fatigue, de poser la tête sur son épaule. Lui aussi sentait bien, non sans un certain orgueil, qu'il avait gagné quelque importance à ses yeux.

Toutefois, cet orgueil s'évanouissait dès l'instant où il se trouvait face à Betsy. Il se sentait alors dans un tel état d'infériorité morale que plus d'une fois il répondit à ses traits frivoles avec une élocution encore plus lente et un rire encore plus grossier qu'à l'ordinaire. Dans sa cruauté, elle se faisait un malin plaisir à lui soutirer des paroles dont, usant d'une malice à peine déguisée, elle alléguait la nature bien peu flatteuse pour ensuite, avec une méchanceté qui lui donnait des picotements, les lui jeter à la tête. Il se répandait en excuses en cherchant les mots appropriés, point toujours conscient de ses pataquès et se perdant en pâles circonlocutions à seule fin de lui persuader de ses bonnes intentions. Alors, elle lui riait bruyamment au nez, et ce rire entier, plein de santé, tout frémissant de ce sentiment de supériorité qui l'entraînait à la gausserie, finissait par l'enflammer davantage que la tendre séduction d'une sœur toujours en quête de sollicitude. La séduction d'Eline était celle d'une sirène larmoyante, gentiment aguichante, qui pousse ses bras mous hors du bleu de l'onde en jetant un cri de désir langoureux, pour être aussitôt emportée, impuissante, par cette même onde ; celle de Betsy suggérait plutôt une bacchante brandissant son thyrses, qui aurait cherché à le prendre au piège de ses vrilles enlacées ou, par effronterie et goût de provoquer, aurait mis une sorte de joyeuse bravade à lui jeter son verre rempli à la figure.

Ainsi arriva-t-il – encore n'eût-il pu dire dans quelles circonstances exactes – qu'un soir, parmi la fraîcheur verdoyante d'une serre pauvrement éclairée, à brûle-pourpoint il demanda à Betsy de devenir sa femme, lui assénant tout à trac un véritable galimatias. Ce soir-là, il avait senti, comme magnétisé par quelque chose d'impérieux dans la personne de Betsy, qu'il ne pouvait reculer à se déclarer. Elle, habitée d'un calme profond, avait consenti, prenant grand soin que la joie qui bouillonnait en elle à la perspective de devenir enfin

maîtresse de sa propre maison demeurât dissimulée sous ce calme. Elle aspirait à une autre atmosphère que celle qu'exhalait, pleine d'un ennui bourgeois, la grande pièce aux vitres polies de sa tante, le vieux tapis de Deventer, le feu dans l'âtre ou encore les cigognes et les pivoines sur le paravent japonais.

Cependant, lorsque Eline, en termes simples et affectueux, lui adressa ses félicitations, Henk, stupéfait et mécontent de son geste, s'était trouvé à quia devant les témoignages d'amitié fraternelle de la jeune femme.

Eline elle-même, plus bouleversée qu'elle ne voulait se l'avouer par ce revirement inattendu et mue par une soudaine méfiance à l'endroit de Betsy, s'était réfugiée dans une attitude de réserve mélancolique. Dès lors, se sachant la plus faible des deux, elle s'évertuait à combattre la quête de domination de sa sœur par une morgue où entraient une bonne part d'irritabilité, mais elle ne retrouvait plus dans cette domination la paix intérieure et la satisfaction de naguère.

5

Henk et Betsy étaient mariés depuis un an quand la tante mourut. Betsy avait donné naissance à un fils. Henk, pour satisfaire aux instances de sa femme, s'était mis à la recherche d'un emploi ou, à tout le moins, d'une occupation, car il lui arrivait d'agacer Betsy par son oisiveté calme et bonasse, comme un chien fidèle que l'on retrouve sans cesse étendu à ses pieds et sur lequel, par inadvertance, on marche plus d'une fois. Lui-même s'était confusément rallié à l'idée qu'un jeune homme, quelle que fût l'étendue de sa fortune, devait se faire une position. Mes ses efforts n'avaient pas porté leurs fruits, et son zèle s'était d'autant plus diminué que Betsy avait cessé de l'aiguillonner dans ses recherches. Du reste, Betsy ne voyait guère d'inconvénient à cet état de fait dans la mesure où presque chaque matin, Henk, répondant aux sollicitations physiques de son grand corps à dérouiller ses muscles, montait à cheval, suivi à la course par ses deux danois gris ; l'après-midi, pour complaire à sa femme, il l'accompagnait dans ses visites, à moins que, dispensé de ce devoir, il ne se rendît à son club ; le soir, ils étaient fréquemment de sortie, se rendaient dans des soirées ou au théâtre. Henk escortait sa papillonnante épouse, traîné comme un poids mort, et pourtant indispensable. Il se pliait à cette vie trop agitée pour lui : il ne se sentait pas la force d'opposer sa volonté à celle de Betsy et, pour la tranquillité de son esprit, préférait s'habiller

et suivre sa femme que de troubler la paix du ménage en dressant l'un contre l'autre deux désirs antagonistes. Les quelques rares soirées qu'ils passaient seuls à la maison satisfaisaient son penchant naturel pour les situations d'intimité et l'emplissaient d'une tiède volupté qui, à la fin, l'ensorcelait davantage que lorsqu'il voyait sa femme, hors de sa portée, briller en joyeuse et railleuse société. Cela ne faisait que le rendre maussade, et s'enfermant dans un silence boudeur, il ne desserrait pas les dents de tout le trajet de retour. Pour Betsy, en revanche, ces soirées solitaires étaient d'un ennui mortel : elle s'assoupissait sous la lueur frémissante de la lampe à gaz et, étendue sur le canapé, un livre à la main, s'irritait contre son mari qui examinait les illustrations d'un magazine du cercle de lecture ou passait plusieurs minutes à souffler sur sa tasse de thé. En pareils instants, elle éprouvait l'irrésistible et cruelle envie de le houspiller pour qu'au nom du ciel il se trouvât quelque chose à faire, ce à quoi, un peu surpris que l'on secouât sa douillette torpeur, il répondait dans une pâtée de phrases épaisses. Et malgré tout, elle était très heureuse en son for intérieur : elle se régalaient dépensant pour sa toilette autant qu'il lui chantait, sans se soucier des comptes d'apothicaire que sa tante avait eu coutume de lui présenter. Parfois, elle repensait à la semaine écoulée avec un sourire béat, se réjouissant qu'aucune soirée ne les eût trouvés seuls à la maison.

Eline, de son côté, avait passé cette année chez la tante Vere dans une solitude mélancolique, à regarder rêveusement par les grandes fenêtres vitrées ou les yeux fixés sur les cigognes et les pivouines japonaises, et c'était par exception que Betsy l'entraînait avec elle dans sa valse des plaisirs. Elle s'était adonnée à la lecture, surtout séduite par Ouida et la fantasmagorie de ses vies idéalisées, avec leur luxuriance, leur lumière chatoyant de couleurs vives et de ciels d'Italie, un embrasement bariolé comme dans un caléidoscope aux mille scintillements. Elle la lisait dans la collection publiée par Tauchnitz² jusqu'à ce que les petits volumes, fatigués à force d'être manipulés, et dont les pages se recroquevillaient aux coins, tombassent en lambeaux, complètement effilochés. Même au chevet de sa tante malade, qu'elle veillait avec une euphorie romantique et pour qui elle avait enduré l'épreuve d'une nuit sans sommeil, accaparée par mille petits soins à lui dispenser, elle lisait et relisait Ouida. Dans l'atmosphère confinée de la chambre de malade, traversées d'odeurs d'éther et de médicaments, les vertus et les dons des nobles héros, les beautés immaculées des héroïnes à la méchanceté infernale ou à la pureté céleste parvenaient inexplicablement à la séduire par les charmes de leur invraisemblance, et Eline se sentait maintes fois animée du désir passionné de loger dans un de ces vieux châteaux anglais où comtes et duchesses mettaient à s'aimer toute

² Célèbre maison d'édition allemande, fondée en 1837 par Christian Bernhard Tauchnitz, et qui publia entre autres la *Collection of British and American Authors*.

l'élégance et la courtoisie que requérait l'étiquette et se donnaient des rendez-vous au clair de lune dans un parc séculaire, comme dans un jeu de lumière parmi les futaies vaguement turquoise d'une arrière-scène.

Quand la tante mourut, Henk et Betsy invitèrent Eline à s'installer chez eux. Elle commença par décliner leur offre, accablée par une étrange tristesse, comme liquéfiante, à l'idée du lien qui unissait son beau-frère et sa sœur. Et cependant, elle parvint à surmonter cette mélancolie par un extraordinaire effort de volonté, tel un vigoureux battement d'ailes. Depuis toujours, en effet, elle s'étonnait de cette mystérieuse attraction qui aiguissait son désir de Henk ; après qu'il avait épousé sa sœur, une barrière s'étaient soudain dressée entre eux, qu'avaient érigée toutes les lois de la bienséance et de la coutume, et elle comprenait qu'il n'était pas sans danger de témoigner trop d'affection, fût-elle celle d'une sœur, à son endroit. Elle se dit néanmoins qu'il serait extrêmement puéril de sa part d'autoriser le souvenir de sentiments révolus et jamais approfondis à la détourner d'accepter leur proposition. À cela s'ajoutait que son tuteur légal, l'oncle Daniel Vere, qui vivait à Bruxelles, était célibataire et trop jeune pour offrir d'héberger la jeune femme.

Enfin Eline cessa d'atermoyer et, précisa-t-elle d'un air badin, à la condition expresse que tous les mois elle pourrait apporter une modeste contribution aux charges de la maison, elle accepta de s'installer chez son beau-frère. Henk avait refusé, bien que Betsy eût haussé les épaules, déclarant qu'à la place d'Eline, elle agirait de même pour se sentir libre et indépendante. Eline tirait de l'héritage de ses parents une rente annuelle de deux mille florins, qu'elle conservait donc à son entière disposition et, mettant à profit les leçons de parcimonie de sa tante, elle trouvait moyen de rivaliser d'élégance vestimentaire avec Betsy qui, pour sa part, n'avait qu'à puiser dans une bourse bien remplie.

Trois années s'écoulèrent, monotones, avec, hiver comme été, leurs lots de plaisirs immuables.

IV

1

Le matin qui suivit son explosion de chagrin, lorsque Eline descendit pour le petit-déjeuner, Henk était déjà sorti pour se rendre à l'étable, où l'on gardait ses chevaux, de même que les deux danois, que Betsy n'aurait pas tolérés dans la maison. Elle ne trouva que le petit Ben, qui fredonnait une rengaine et triturait une tartine, ses petits doigts boudinés remplis de beurre. Elle entendait Betsy s'affairer et échanger des mots avec Grete, une fille de cuisine qui n'avait pas sa langue dans sa poche. Des invités étaient attendus le soir même pour le dîner : Frans et Jeanne Ferelijn, ainsi que mademoiselle De Woude Van Bergh, accompagnée de son frère.

Eline avait l'air frais et dispos dans sa matinée toute simple, une robe à trois grands volants et un corsage uni, l'une et l'autre d'une laine gris foncé lui caressant le buste ; sa taille était ceinte d'un cordon de soie grise faisant office de ceinture ; à son cou scintillait une petite flèche en or. Elle ne portait ni bagues ni bracelets. Sur son front et dans son cou moutonnaient quelques fines mèches folles, avec une douceur de soie effilée.

Tout en entrant, elle fit un signe de tête et sourit aimablement au garçon, puis, après s'être postée derrière lui, s'efforçant d'éviter ses doigts et ses lèvres couverts de beurre, elle prit sa grosse tête entre ses deux mains pour y poser un baiser affectueux.

Ensuite elle s'assit, ravie de se trouver si gracieuse. Son équanimité retrouvée, elle était d'autant plus en bonne disposition que le poêle diffusait une tiède chaleur, cependant qu'au dehors la neige tombait dans un silence duveteux. Souriant inconsciemment, elle se frottait les mains, qu'elle avait blanches et fines, et inspectait ses ongles roses aux pointes blanches, pour ensuite jeter un regard de contentement à l'extérieur, où, courbée en deux, maigre comme un roseau, le corps anguleux, vêtue d'un cache-nez gris malpropre, une marchande de fruits poussait une charrette d'oranges enneigées. Avec ce même contentement, égoïstement heureuse que la chose ne lui fit ni chaud ni froid, elle perçut, tout en se coupant une tranche de pain, une vive querelle entre Betsy et la fille qui avait moins que jamais sa langue dans sa poche, un échange d'ordres retentissants et d'objections grossières, lesquels résonnaient au

milieu du bruit des casseroles en fer-blanc et le cliquetis de porcelaine d'une pile d'assiettes posées sans précaution.

Betsy entra dans la pièce, les yeux, sous de lourds sourcils, étincelant par l'effet de la contrariété, les lèvres, courtes et charnues, contractées de fureur. Elle portait une pile de plats à dessert en cristal qu'elle entendait laver elle-même, car Grete, la fille de cuisine, en avait cassé un. En dépit de son indignation, elle posa prudemment la pile, remplit d'eau tiède un bassin à vaisselle et se mit en quête d'une brosse.

« Que le diable emporte cette fille ! Tu t'imagines, un de mes plus beaux plats. Et ça vous les nettoie à l'eau bouillante. C'est toujours la même histoire quand on confie quelque chose à ces bons à rien. »

Sa voix était dure et stridente. Avec brusquerie, elle écarta Ben, qui se trouvait dans ses jambes. Eline, que sa bonne humeur avait rendue attentionnée, proposa aussitôt son aide, ce que Betsy accepta de bonne grâce. Quoiqu'elle eût prétendu avoir encore beaucoup à faire, elle s'affaissa sur le canapé et regarda Eline laver les plats prudemment, un à un, puis les sécher dans les plis d'un torchon, avec de petits gestes gracieux, sans se mouiller les doigts ou laisser tomber une seule goutte. Elle eut l'intuition de ce qui séparait sa propre pétulance, fruit de son opulente santé, et l'élégance indolente d'Eline, qui se combinait à une certaine crainte de se fatiguer ou de se salir.

« À propos, j'ai entendu hier les Verstraeten dire qu'ils n'iraient pas à l'opéra ce soir, car ils ont besoin de se reposer après les tableaux ; la tante m'a proposé sa loge. Cela te plairait-il de venir ?

— À l'opéra ? Et tes invités ?

— Jeanne Ferelijn a dit qu'elle ne s'attarderait pas : un de ses enfants a de nouveau pris froid, et je pensais demander à Émilie et à son frère de nous accompagner. Henk peut rester à la maison. Tu sais, c'est une loge de quatre personnes.

— C'est parfait pour moi. Excellente idée. »

Satisfaite de soi, Eline posa le dernier plat de cristal taillé, qui était tout étincelant, et elle s'apprêtait à ranger le bassin à vaisselle lorsqu'une dispute éclata dans la cuisine, accompagnée par le cliquetis argenté de cuillers et de fourchettes flanqués par terre. Cette fois, Grete avait entrepris Mina, la bonne à tout faire. Betsy se précipita hors de la pièce et bientôt fusèrent de nouveau les ordres secs et les objections grossières, se succédant comme les répliques d'un dialogue précipité.

Pendant ce temps, le petit Ben, à moitié endormi, la bouche ouverte, était resté planté à l'endroit où sa mère l'avait poussé, empli d'une crainte muette devant tout ce raffut.

« Allons, Ben, tu viens avec moi dans la chambre de Tante ? » demanda Eline, et elle lui tendit la main en souriant. Il s'approcha d'elle et tous deux montèrent l'escalier.

Au premier étage, Eline occupait deux pièces séparées par une portière : une chambre à coucher et un vaste boudoir. Conjuguant modestie et raffinement du goût, elle avait su donner à ces deux pièces l'appareil du luxe sur quoi reposait comme un voile artistique. Tout y était bigarrure, cependant qu'une confusion calculée créait de proche en proche des évocations de natures mortes. Son piano, placé de biais, occupait un angle du boudoir. Un divan bas, recouvert d'une étoffe de Perse, était ombragé d'un aralia tout en feuilles. Un petit bureau s'encomrait d'une foule de bibelots précieux. Des sculptures, des gravures, des plumes, des palmiers comblaient le moindre coin. Un miroir vénitien rehaussé de galons à pompons couronnait une cheminée de marbre rose, sur laquelle trônait un *Amour et Psyché* en biscuit, copié de Canova³, figurant une jeune fille qui a laissé glisser son voile pour s'abandonner au dieu ailé, fou d'amour.

Dès qu'Eline entra dans la pièce, la chaleur rousse de l'âtre vint lui caresser les joues. Elle présenta à l'enfant plusieurs livres illustrés déchirés et dont les belles reliures avaient cédé, afin de l'occuper, et celui-ci se nicha au creux du divan, sous l'aralia. Eline se glissa dans sa chambre, dont les fenêtres étaient encore couvertes de cristaux de glaces fondants et finement gravés, comme dans du cristal.

Telle une apothéose de tulle et de dentelle, une duchesse faisait office de coiffeuse, qu'au gré de sa fantaisie elle avait garnie des nœuds de satin provenant d'anciens bouquets de bal, et qui se surchargeait à son tour de flacons, de coupes en porcelaine de Sèvres et en cristal. Au centre de cette profusion de blanc et de rose, le miroir étincelait comme une feuille de métal poli. Le lit se dissimulait derrière des tentures rouges et, disposée de biais dans un angle de la chambre, une large psyché recueillait à sa surface une grande coulée de lumière.

Eline jeta un coup d'œil à la ronde afin de s'assurer que la bonne avait tout disposé selon son vouloir, puis, frissonnante de froid dans la chambre qui venait d'être aérée, elle retourna dans son salon et ferma la porte. Tout son luxe orientalisant faisait de la pièce une retraite agréable, tandis que la neige projetait ses reflets crus à l'intérieur.

³ Peintre et sculpteur italien (1757-1822).

Eline se sentait la gorge toute pleine de mélodies. Devant cette sollicitation à s'exprimer, elle entreprit donc de fouiller parmi ses partitions et choisit la Valse de *Mireille*⁴. Elle se mit à la chanter, agrémentée de variations de son cru, avec de longs points d'orgue, finement dévidés comme un réseau grandissant de fils de verre, et rossignolant à grand renfort de trilles jubilatoires. Elle en oublia la neige et la froidure du dehors. À ce moment, prise du remords de ne pas s'être exercée trois jours durant, elle chanta des gammes, fila ses hautes notes et s'appliqua à parfaire son glissando dans une transition périlleuse. Le métal de sa voix rendait un son à la fois brillant et un peu froid, mais cristallin et perlé.

Ben, quoique coutumier de cette exultation dont l'écho se prolongeait dans toute la maison, n'en continua pas moins à écouter, la bouche ouverte, oubliant de feuilleter son illustré, sursautant chaque fois que stridait un si aigu ou un contre-ut.

Eline, à présent, ne parvenait même plus à comprendre ce qui, la veille, lui avait occasionné tant de tristesse. Comment cet accès de mélancolie avait-il pu s'émouvoir sans raison particulière ? Et comment s'était-il dissipé sans qu'aucune joie ne fût venue le submerger ? Elle se sentait à présent gaie et enjouée, en bonne forme ; elle regrettait de ne pas avoir vu les tableaux, et elle aurait bien aimé que Betsy lui en dît davantage ; en outre, elle redoutait que monsieur et madame Verstraeten n'eussent accordé que peu de crédit à son histoire d'indisposition. Ce bon et charmant monsieur Verstraeten, toujours si plain de gaieté et de fantaisie, et cette chère madame ! Personne n'égalait madame Verstraeten en bonté et en gentillesse ! Eline, toujours assise au piano et s'exerçant tantôt à une roulade, tantôt à quelques appoggiatures, pensait à toutes ces charmantes personnes qu'elle connaissait. Elle ne trouvait que des traits positifs à toutes ses relations : les Ferelijn, Émilie De Woude, la vieille madame Van Raat, madame Van Erlevoort, sans oublier madame Van der Stoor. Cateau était un trésor. Elle se surprit même à penser qu'il ne lui déplairait pas de s'adjoindre à cette troupe de comédiens : elle se disait que Frédérique, Marie, Lili, Paul et Étienne, à toujours s'amuser ensemble et à échafauder toutes sortes de projets divertissants, avaient une philosophie excellente. Que ne serait-il plaisant de se laisser admirer sous une belle draperie. Paul avait un joli brin de voix, et elle aimait chanter des duos avec lui, même si elle oubliait avoir déclaré à

⁴ Opéra de Charles Gounod (1818-1893).

son maître de chant quelques jours plus tôt que pratiquement aucun son ne sortait de son organe.

D'humeur guillerette, elle chanta une deuxième valse, celle de Juliette, extraite de l'opéra de Gounod. Elle ne jurait que par Gounod !

Il était dix heures et demie, lorsqu'on frappa à sa porte.

« Entrez ! » cria-t-elle, jetant un regard par-dessus son épaule, tandis que ses doigts fins reposaient sur les touches.

Paul Van Raat pénétra dans la pièce.

« Bonjour, Eline. Bonjour, petite polissonne.

— Tiens, Paul ! »

Elle se leva, quelque peu surprise de le voir. Ben s'avança vers son oncle et entreprit de grimper le long de ses jambes.

« Comme tu es tôt. Je pensais que tu ne viendrais chanter que cette après-midi. Mais tu n'en es pas moins le bienvenu, cela va sans dire ! Assieds-toi et raconte-moi les tableaux ! » s'écria Eline, ravie... Mais au même moment, se souvenant qu'elle s'était trouvée mal la veille, elle poursuivit d'une voix éteinte :

« Je suis terriblement désolée d'avoir été en si mauvais état hier. Une migraine épouvantable...

— On ne le dirait pas à te voir.

— Je t'assure, Paul. Crois-tu que, sans cela, je ne serais pas venue admirer ton talent ? Allons, raconte-moi, raconte-moi tout ! » Elle l'entraîna vers le canapé, qu'elle débarrassa de tous les livres de luxe.

Paul avait fini par se détacher de Ben, lequel, accroché à ses mains, gigotait sur ses petits genoux.

« Allons, lâche-moi, Ben, espèce de patapouf ! J'espère que cette migraine n'est plus qu'un souvenir.

— Oh ! oui, il n'en reste rien. Cette après-midi, j'irai féliciter monsieur Verstraeten pour son anniversaire et m'excuser de mon absence. Mais Paul, raconte donc...

— Je venais justement t'informer que je ne pourrais pas venir chanter cette après-midi. Il n'y a plus rien qui veuille sortir de mon gosier. J'ai tellement dû rugir et grogner hier que me voilà tout enroué. Mais le spectacle a eu un franc succès... »

Il se lança alors dans une description minutieuse des tableaux. C'était lui qui avait eu les idées et qui avait réalisé une grande partie du travail, à commencer par le barbouillage des décors. Mais les filles aussi avaient travaillé d'arrache-pied : un mois durant, elles avaient mis

au point les costumes et des milliers de petits détails. Losch viendrait l'après-midi même pour photographier le dernier groupe, en sorte que, même s'il eût été en voix, il n'eût pas trouvé le temps de venir chanter. De plus, avoir joué les menuisiers lui avait complètement engourdi les muscles. Cela dit, les filles étaient sûrement épuisées, elles aussi. Lui-même, accaparé par l'organisation des tableaux, n'avait pas posé.

Il s'affaissa légèrement contre les coussins de Perse du canapé, dans l'ombre de l'aralia, et lissa ses cheveux de la main. Eline fut frappée de sa ressemblance avec Henk, même s'il était de dix ans son cadet, plus élancé et plus vif, le visage plus délicatement dessiné et le regard dégageant une impression d'intelligence plus affirmée. Mais il suffisait d'un geste, d'un haussement de sourcils pour que cette ressemblance devînt saisissante, et encore que ses lèvres fussent plus minces sous sa petite moustache blonde que celles de Henk sous ses grosses bacchantes, son rire dessinait un même trait de profonde douceur que celui de son frère.

3

« Pourquoi ne prends-tu pas des leçons de peinture auprès d'un bon professeur, Paul ? le questionna Eline. Tu ne manques pas de talent...

— Mais c'est précisément ce qui me fait défaut. J'y perdrais ma peine. Je ne suis qu'un barbouilleur, et, du reste, je ne vaudrais pas mieux pour ce qui est du chant. Cela ne représente rien. »

Il ponctua cette dernière observation d'un soupir, à cause de cette absence d'énergie qui lui interdisait de porter à un degré supérieur les maigres talents dont il disposait.

« Tu me rappelles papa, dit-elle, et un voile de mélancolie passa sur ses paroles à l'évocation poétisée de son père... Il possédait assurément un talent hors du commun, mais les derniers temps, sa santé laissait trop à désirer pour qu'il pût créer une œuvre d'envergure. Je me souviens qu'il était précisément occupé à peindre une toile colossale, une scène du *Paradis* de Dante, si je ne m'abuse, lorsque... lorsqu'il est mort. Pauvre papa ! Mais toi, tu es jeune et solide. Je ne comprends pas que tu n'aies pas l'ambition de créer quelque chose, quelque chose de grandiose, quelque chose qui sorte de l'ordinaire.

— Tu n'ignores pas que je vais travailler chez Hovel ; l'oncle Verstraeten a tout réglé pour moi. »

Hovel était avocat et avoué, et vu que Paul, après avoir alterné les périodes d'étude intensive et les longues journées de paresse, avait en effet été diplômé en droit dans la fleur de sa jeunesse, l'oncle Verstraeten avait estimé pouvoir rendre un service au jeune homme frais émoulu de la faculté en le recommandant à son ami. Paul travaillerait donc au cabinet de Hovel jusqu'au jour où lui-même s'établirait avocat.

« Chez Hovel ? Un bien brave homme. J'aime beaucoup sa femme. Oh ! mais voilà qui promet d'être splendide, Paul !

— Espérons-le !

— Cependant, vois-tu, si j'étais homme, je voudrais à tout prix devenir célèbre. Allons, Ben, ne fais pas le difficile, assieds-toi par terre et regarde les belles images ! Ne me dis pas que tu n'aimerais pas être célèbre ! Moi, si je n'étais pas Eline Vere, je serais actrice ! »

Sur ces mots, elle fit retentir une roulade qui tomba de ses lèvres comme une grappe de diamants.

« Célèbre ! dit-il en haussant les épaules avec mépris. En voilà une idée puérite ! Peu me chaut d'être célèbre ! En revanche, j'aimerais être capable de bien peindre ou... de bien chanter, mais soit.

— Mais pourquoi ne prends-tu pas des leçons de peinture, ou bien de musique ? Veux-tu que j'en parle à mon maître de chant ?

— Je te remercie, mais laissons ce vieux ronchon de Roberts là où il est. Et puis, Eline, en toute franchise, cela ne vaut pas la peine, jamais je ne parviendrais à soutenir mon effort, dans l'une comme dans l'autre discipline. Tu sais, par moments je deviens comme enragé, et alors je me sens capable de tout, et je cherche de grands sujets pour une toile...

— Exactement comme papa, sourit-elle avec mélancolie.

— Et puis je suis tout feu tout flamme pour faire de ma voix ce qu'elle veut bien que l'on fasse avec elle, mais il ne s'écoule guère de temps que ces beaux projets ne se consomment comme des allumettes enflammées.

— Tu devrais avoir honte.

— Je vais te dire : je vais désormais refouler mes géniales aspirations et m'enfouir dans des procès ! répondit-il, sur quoi il se leva en riant. À présent, je dois vite me rendre au *Princessegracht*, chez les Verstraeten. Alors, ne compte pas sur moi cette après-midi. Il nous faut encore préparer l'une ou l'autre chose avant que Losch ne vienne. Adieu, Eline, au revoir, Ben, petit patapouf.

— Bonjour, j'espère que cet enrrouement sera vite guéri. »

Paul sortit et Eline se rassit au piano. L'espace d'un instant, elle rêvassa, trouvant bien triste ce manque d'énergie que manifestait Paul, et ceci ramena ses pensées à Henk.

Toutefois, elle se sentait trop enjouée pour s'abandonner à méditer et à philosopher, aussi se reprit à chanter avec un enthousiasme servi par une voix retentissante, jusqu'à ce que la clochette sonnât midi et les conviât, Ben et elle, au rez-de-chaussée.

4

Paul avait prévenu sa mère qu'il ne prendrait pas le café en sa compagnie, se disant que l'occasion lui en serait offerte l'après-midi chez les Verstraeten. Il vivait avenue Van Meerdervoort avec madame Van Raat. Celle-ci, une des sœurs aînées de madame Verstraeten, était une dame distinguée aux yeux d'un bleu clair pensif, les cheveux d'un gris argenté, qu'elle coiffait selon une mode quelque peu surannée, et dont l'être tout entier se couvrait d'un voile de résignation et de lassitude. La marche lui devenant pénible, on la trouvait le plus souvent inclinée dans son fauteuil à dos élevé, sa tête, à la peau grise et mate, ballant sur sa poitrine, ses mains veinées de bleu repliées sur ses genoux. Elle se survivait, menant une existence tranquille et monotone, après celle, calme, satisfaite, presque sans nuages, qu'elle avait passée aux côtés de son époux, sur le portrait duquel, artistement peint, elle jetait souvent un regard terne. Il était représenté en uniforme de général, le visage ouvert, les traits élégants et robustes, avec une paire d'yeux où se lisaient loyauté et intelligence, ainsi qu'une bouche résolument close, cernée d'un pli charmant. La vie avait largement immunisé madame Van Raat contre les grandes douleurs, ce dont, dans la petite poésie d'une foi naïve, elle rendait grâce à Dieu. Désormais, elle n'en pouvait mais : elle était lasse, très lasse, irrémédiablement meurtrie par la perte de son mari, à qui elle était restée attachée jusqu'à l'extrême fin, manifestant une tendresse et un calme qu'on eût pu associer à un lac sans rides où serait venu se déverser le bouillonnement de son amour de jeunesse. Alors elle s'était mise à se tourmenter, la plupart du temps pour mille minuties, des petits soucis quotidiens avec ses bonnes et ses fournisseurs, et son esprit agrégeait tout cela en un défilé de contrariétés. Elle le sentait : elle devenait vieille, la vie n'avait plus grand-chose à lui offrir, dès lors elle s'enfermait rêveusement, avec un égoïsme quiet, dans la poésie perdue de son passé.

Elle avait eu trois enfants dont le plus jeune, une fille, était mort.

De ses deux fils, son favori était Henk, lequel, bâti à chaux et à sable, lui rappelait le plus son mari. À ses yeux, sa molle bonhomie l'approchait davantage de la solidité sans détour ni apprêt de ce dernier que l'inconstance, fruit d'une plus grande sensibilité nerveuse, et la génialité terre à terre de Paul. Elle trouvait Paul trop agité, trop livré à ses nerfs, tant naguère, quand il avait plusieurs fois interrompu ses études de droit à Leyde – pour finir tout de même, sous la contrainte point trop morale de l'oncle Verstraeten, par se voir diplômer – qu'aujourd'hui où il rentrait le soir à pas d'heure, lâchait soudain la bride à sa passion pour la peinture, les tableaux vivants, les duos ou l'art du farniente, exercice au cours duquel il passait l'après-midi entière sur le canapé à parcourir un livre qui l'ennuyait.

Dans les années qui avaient précédé son mariage, Henk, plus posé et plus casanier que Paul, avait mieux réussi à s'accommoder des habitudes de sa vieille mère. Elle ne s'était jamais irritée de sa taciturnité : on eût dit les silences réconfortants d'un fidèle terre-neuve qui, pour avoir les paupières mi-closes, n'en veillait pas moins sur elle. Elle se sentait tellement en sécurité auprès de Henk. Elle n'aimait pas la solitude, car c'était alors que la remémoration d'un passé aux dehors trop aimables se confrontait dans son esprit à la grisaille du présent. Quant à Paul, elle ne le voyait guère qu'à l'heure du dîner, qu'il avalait en toute hâte pour se rendre à un rendez-vous, ou quand il s'ennuyait dans sa chambre. Elle ne sortait plus que rarement, désaccoutumée qu'elle était de l'agitation qui régnait dans les rues et du brouhaha de la foule.

Henk était son préféré et, en dépit des idées noires qui lui embrumaient l'esprit, dès qu'il était question de son enfant, elle redevenait perspicace et vigilante. Elle regrettait son mariage avec Betsy : elle n'avait jamais pensé que cette femme fût un choix judicieux de la part de son fils, et elle s'était trouvée fort incapable de lui accorder de grand cœur sa permission et sa bénédiction maternelle quand il lui avait fait part de ses projets. Toutefois, elle n'avait pas cru devoir contrarier le choix de son fils bien-aimé, par crainte de se faire elle-même un agent de son malheur. Reniant sa franchise coutumière – un reniement qui n'était pas sans parfois la surprendre elle-même –, elle avait donc dissimulé sa jalousie pour l'intruse et l'avait accueillie comme une fille. Cela ne l'empêchait cependant pas de se tourmenter quant à l'avenir de Henk. Elle avait un peu connu madame Vere : irascible et tyrannique, elle lui avait toujours fait l'effet d'une personne désagréable, et Betsy ne lui rappelait que trop sa mère. Bien qu'à ses yeux Henk possédât un caractère plus résolu et mieux trempé que monsieur Vere, dont elle n'avait gardé l'image que d'un homme d'une pâleur mortelle et migraineux au plus haut degré, alors que c'était sa femme qui pensait et agissait pour lui, et bien qu'à son estime Henk eût hérité de la franche robustesse de son père et qu'il ne fût pas de

nature à laisser Betsy s'occuper de ses affaires, jamais elle ne lui offrirait ce bonheur qu'elle avait connu avec Van Raat. À cette pensée, elle soupirait, l'œil humide. Son amour de mère, en dépit de ce même aveuglement maternel, la portait à deviner, comme guidée par un instinct infailible, une vérité latente, et elle n'eût rien souhaité davantage qu'offrir à son fils son bonheur d'autrefois et endosser ses souffrances.

Elle fut tirée de ses cogitations par Leentje, la bonne, qui, dans la pièce adjacente, préparait la table ronde pour un lunch à elle seule destiné, et avec une morne résignation, elle s'assit, accablée par un sentiment d'odieuse dérélition. Demain serait comme aujourd'hui ; l'existence n'était plus pour elle qu'un été fané, et si l'automne et l'hiver ne devaient plus souffler tempête, ils ne lui apporteraient désormais que stérile vague à l'âme et froide léthargie. À quoi bon vivre encore... ?

Elle se sentait si lasse sous le poids de cette solitude abrutissante qu'elle ne prit même pas la peine de chapitrer Leentje sur ses maladresses, encore qu'il ne lui eût point échappé que le bord d'un plat à viande en porcelaine s'était fortement ébréché quand elle l'avait nettoyé.

5

Cette après-midi-là, Eline était sortie plus tôt qu'à son ordinaire et s'était rendue chez les Verstraeten. On était dans les derniers jours de novembre et un hiver rigoureux avait déjà fait son apparition. Il gelait ; la neige, encore immaculée et d'un blanc bleuâtre, crissait sous le pas léger et régulier d'Eline, dont le pied recherchait toutefois les trottoirs déblayés. De loin en loin saluant d'un sourire aimable sous sa voilette de tulle blanc une connaissance, ses fines mains gantées dissimulées sous un petit manchon, elle emprunta la *Javastraat* en direction du *Princessegracht*. Elle se sentait encore d'excellente humeur dans son élégant ensemble hivernal ourlé de fourrure brune, et rien ne semblait pouvoir entamer sa gaieté, pas même cette légère prise de bec qu'elle venait d'avoir avec Betsy, laquelle lui avait reproché d'ordonner à Grete de faire un travail qui revenait à Mina. Les petites dissensions de ce genre n'étaient pas rares ces derniers temps, au grand déplaisir de Henk, à qui rien ne répugnait tant que la mesquinerie des querelles domestiques.

Cette fois, Eline n'avait point fait grand cas de la remarque de Betsy et lui avait répondu moins sèchement qu'à l'accoutumée ; elle n'entendait pas se démonter pour de telles trivialités, la vie lui était trop précieuse pour cela...

Se félicitant d'avoir pu réprimer ses sentiments, elle tourna le coin de la *Javastraat*.

Parvenue chez les Verstraeten, elle trouva la maison dans un désordre inhabituel. Dien lui signifia que sa maîtresse ne recevait pas, mais Eline força la consigne et pénétra dans la grande suite, où elle trouva madame, qui s'excusa d'être encore en peignoir. Losch, le photographe, à demi caché par le rideau vert de son appareil, était en train d'étudier le groupe déjà constitué des Cinq Sens. Les filles, ainsi qu'Étienne et Paul adressèrent un sourire à Eline, qui, après avoir présenté ses excuses à madame Verstraeten, se déclara enchantée de l'occasion qui lui était offerte de tout de même voir quelque chose des tableaux. Cependant, dans la froide lumière du jour réfléchi par le jardin enneigé, la scène ne produisait plus ce même effet d'étincellement et de luxuriance colorée que la veille au soir dans l'incendie des feux de Bengale. Les draperies tombaient en plis lâches et froissés, l'étoile dorée de Frédérique avait pris une teinte délavée, défraîchie, son hermine paraissait du molleton rehaussé de laine épaisse. La perruque blonde d'Étienne ne frisait plus qu'à peine. Losch s'efforçait en vain de soutirer à tout ce monde un sourire aimable : Lili, qui personnifiait l'Odorat, somnolait au milieu de ses coussins.

« Je crois que cela ne donnera pas grand-chose », déclara Marie, tandis que Losch ajustait sa robe ; mais Cateau Van der Stoor n'était pas de cet avis et demeurait étendue, immobile, malgré l'horrible crampe au côté que lui valait sa posture malaisée.

Eline, afin de ne pas distraire les artistes dans leur pose, était entrée dans la serre et avait pris place à côté de monsieur Verstraeten. Après qu'elle lui eut réitéré ses vœux d'anniversaire, il posa son livre, ôta ses lunettes et fixa de ses yeux bruns pétillant de contentement son élégante visiteuse.

« Savez-vous, dit-elle tout en dégrafant son manteau ourlé de fourrure, savez-vous que je suis jalouse de toute cette petite troupe dans la pièce à côté ? Ils sont toujours ensemble, toujours joyeux, pleins de projets et d'idées amusantes... Je me sens vraiment vieille en leur compagnie.

— Entendez-vous ça ? rit madame Verstraeten, restée debout en peignoir derrière une chaise. Tu as le même âge que Marie, vingt-trois ans, si je ne me trompe ?

— C'est exact, chère madame, mais je n'ai pas été autant gâtée que Marie et Lili, même si je crois que cela ne m'aurait pas du tout déplu ! Hélas, comme vous le savez, chez nous, autrefois, quand j'étais encore enfant... Le plus souvent, papa était malade, ce qui, bien évidemment, nous obligeait à nous tenir tranquilles, et plus tard, chez tante Vere... C'était une personne des plus charmantes, mais elle était beaucoup plus âgée que papa et elle ne se distinguait pas par sa gaieté...

— Ne dis pas de mal de la tante Vere, Eline ! repartit monsieur Verstraeten, c'était l'une de mes anciennes conquêtes...

— Oh ! mais ne vous moquez pas d'elle : je l'aimais énormément, elle était comme une deuxième mère pour nous, et quand après cette longue maladie elle est morte, ce fut un choc terrible, je me suis sentie comme seule au monde... Vous comprendrez aisément que tout cela a plutôt attristé ma jeunesse ! » Elle ponctua cette observation d'un sourire, cependant que ses yeux s'humectaient au souvenir de tout ce dont elle avait été privée. « Alors que chez Paul et Étienne et les filles, tout n'est que sourire et gaieté... Vraiment, il y aurait de quoi être jalouse. Et Cateau aussi est une enfant adorable. »

On entendit les artistes sauter à bas de l'estrade. Losch en avait terminé. Paul et Étienne, de même que Freddy, Marie et Cateau, tous encore costumés, entrèrent dans la serre, tandis que Lili montait se coucher, éreintée par l'agitation des deux dernières journées.

« Bonjour, mademoiselle Vere », dit Cateau en lui tendant sa petite main.

Eline éprouva soudain une sympathie inexplicable, irraisonnée pour cette enfant, si simple et, sans qu'elle en eût conscience, si attachante ; aussi, lorsque Eline se leva, dut-elle se contraindre à dissimuler son émotion en étreignant la jeune fille d'un geste brusque, comme par jeu.

« Bonjour, ma chérie ! roucoula-t-elle. Eh bien, chère madame, il me faut vous quitter à présent : vous devez avoir encore beaucoup à faire maintenant que l'agitation est retombée. Seulement... J'ai promis à Betsy de vous demander les billets pour l'opéra... Pourrais-je les emporter, si vous les avez sous la main ? »

6

Il était encore tôt, quelques minutes au-delà de deux heures et demie. Eline se dit que cela faisait plusieurs jours qu'elle avait négligé de rendre visite à la vieille madame Van Raat, bien qu'elle sût que cette dernière l'appréciât beaucoup et qu'elle prît plaisir à recevoir des visiteurs l'après-midi pour deviser de choses et d'autres. Tous les matins, Henk se rendait fidèlement chez sa mère après être monté à cheval, suivi de ses deux danois, dont Betsy ne tolérait pas la présence, et qui grimpaient joyeusement les escaliers de la maison maternelle. Betsy évitait le plus souvent de se montrer, consciente qu'elle était du peu d'inclination de

madame Van Raat à son endroit. Eline, en revanche, avait su se gagner ses faveurs par les façons extrêmement affectueuses qu'elle prenait dans ses rapports avec les dames âgées, un certain ton de voix, mille petites attentions, dont il émanait une forme de respect qui charmait la vieille dame.

Eline reprit la *Javastraat* en direction de l'avenue *Van Meerdervoort* et trouva madame Van Raat assise dans son fauteuil à dos élevé, les mains repliées sur les genoux. Elle parut donner à la jeune femme l'image d'une immense tristesse inexprimée. Il planait sur les meubles luxueux et patinés un tel air d'intimité disparue, il flottait dans le corridor, dans la pièce même, une telle atmosphère mélancolique, dans les plis des rideaux de reps vert sapin un tel voile de cette mélancolie qu'au moment d'entrer, elle sentit que le cœur lui poignait tout à coup, comme si la vie ne valait pas d'être vécue. Pourquoi, pourquoi... ?

Alors Eline se fit violence. Rassemblant ces pensées qui le matin même l'avaient mise en joie, elle s'arma de son plus beau sourire, adopta le ton de vague respect qui lui était habituel et où se mélangeaient amour et compassion, et discourut avec verve des talents de Paul, des tableaux, du dîner prévu le soir même et de l'opéra... et elle promit à madame Van Raat de lui faire tenir quelques livres, lectures aimables et délassantes où l'on contemplait le monde à travers des lunettes roses.

Il lui coûtait de jacasser de la sorte, alors qu'elle eût préféré partager les larmes de la mère de Henk, lui témoignant une sympathie affligée, mais elle se contint et s'enhardit même à aborder un sujet plus sérieux. Au moment de pénétrer dans la pièce, elle s'était aperçue que la chère dame avait les yeux humides et, avec cette douceur et ce respect qui la caractérisaient, elle lui fit reproche de ne pas vouloir l'admettre. Elle ne voulait pas se montrer curieuse, mais elle aurait aimé la consoler si elle l'eût pu. Ne lui avait-elle pas parlé en confidence naguère... ?

Eline faisait ainsi allusion à des reproches au sujet de Betsy et à d'autres soucis minimes, mais elle choisit de ne pas insister.

La vieille dame, déjà consolée, eut un petit rire et secoua la tête. Il n'y avait vraiment pas de quoi s'inquiéter, la solitude lui pesait un peu, voilà tout. Pour être honnête, elle avait le sentiment de s'ennuyer, elle ne s'intéressait plus à grand-chose, mais c'était sa faute, n'est-ce pas ? D'autres personnes âgées lisaient encore le journal, se tenaient au courant, mais pas elle. Oh ! Eline était si gentille : pourquoi Betsy ne lui ressemblait-elle pas, ne serait-ce qu'un peu ?

Alors elle se mit à parler avec davantage d'animation, de sa jeunesse, de son cher mari, désignant son portrait...

Il était quatre heures passées quand Eline, tout d'un coup pressée, la quitta. L'obscurité commençait à tomber, il dégelait, de sombres nuages semblaient vouloir s'abattre sur elle et la faire suffoquer... Cette vieille dame, autrefois, avait été heureuse, très heureuse... Disait-elle vrai ou n'était-ce qu'imagination de sa part ? Quant à elle, Eline, si jeune qu'elle fût, elle n'était pas heureuse. Oh ! comment se sentirait-elle quand elle aussi serait vieille, et laide, et ratatinée ? Elle n'éprouverait même pas la consolation de se remémorer un bonheur, son bonheur envolé, tout prendrait une teinte d'un gris à pleurer, de ce gris qu'affichait le ciel. Oh ! mon dieu, à quoi bon vivre si c'est privée de bonheur ?

À quoi bon, à quoi bon ? murmurait-elle, et elle redoubla des jambes, car il lui fallait encore se changer avant le dîner.

7

Ce devait être un dîner tout simple, intime. Les Ferelijn arrivèrent à cinq heures et demie, suivis de près par Émilie et Georges. Betsy les reçut dans le salon et s'enquit auprès de Jeanne de la santé de sa petite fille.

« Elle est beaucoup plus calme à présent, le petit ange, du moins n'a-t-elle plus de fièvre ; cependant, elle n'a pas entièrement récupéré. Le docteur Reijer s'est montré plutôt rassurant. C'est très aimable de ta part de nous avoir invités : j'ai vraiment besoin de me sortir toutes ces histoires de la tête, mais je n'y arrive pas toute seule. Seulement, vois-tu, je t'ai crue quand tu disais que cela se passerait en petit comité, et je me suis habillée sans façon. »

Ses yeux quelque peu inquiets passèrent de sa robe noire toute simple à la toilette de satin gris de Betsy.

« Je t'assure qu'il ne viendra personne d'autre qu'Émilie et son frère, à qui je souhaitais rendre une politesse. Mais comme tu m'avais dit que tu voulais rentrer tôt, nous avons décidé de poursuivre la soirée à l'opéra, dans la loge de l'oncle Verstraeten. Ne t'inquiète donc pas : tu as eu parfaitement raison de ne pas te mettre sur ton trente-et-un. »

Henk entra, en veste d'intérieur, le visage jovial et affable, ce qui eut davantage le don de rassurer Jeanne que les propos de Betsy. Elle connaissait bien Émilie, qui était toute bruisante de jais et comme toujours exubérait de vie ; seul Georges, dans son frac impeccable, un gardénia à la boutonnière, la mettait mal à l'aise.

Frans Ferelijn, fonctionnaire de la Compagnie des Indes orientales, bénéficiait d'un congé aux Pays-Bas pour des raisons de santé, et sa femme était une ancienne camarade d'école d'Eline et de Betsy.

Aux yeux de tous, Jeanne était une petite femme simple, morose, courbée sous le poids de son chagrin. De constitution fragile, maigre et d'une pâleur anémique, avec de doux yeux bruns, elle peinait à élever trois enfants souffreteux avec de chiches ressources matérielles et se languissait de retourner aux Indes, où elle avait vu le jour, où elle avait aimé la vie solitaire à l'intérieur du pays. Elle raconta à Émilie leur séjour à Temanggoeng, dans la résidence de Kadoe - Frans y était contrôleur de première classe – au milieu d'une ménagerie de poulets de Cochinchine, de canards, de pigeons, complétée par une vache hollandaise qui donnait autant de litres par mois, deux chèvres et un cacatoès – « comme Adam et Ève au paradis », commenta Émilie ; elle leur raconta aussi comment chaque matin elle entretenait ses roses de Perse et ses beaux crotons, cueillait elle-même au potager les légumes du jour, et comment, de retour en Hollande, ses enfants n'avaient pas tardé à tomber malades et à tousser. Certes, ils avaient la mine bien pâle aux Indes, mais du moins pouvait-elle s'y épargner la crainte du moindre courant d'air, de la moindre porte ouverte. Elle regrettait beaucoup sa *baboe*⁵, qui répondait au nom de Saripa et que, par mesure d'économie, elle avait été contrainte de laisser au pays. Elle était désormais au service d'autres personnes à Samarang⁶, mais elle avait promis de venir la retrouver dès son retour, et Jeanne, pour ne pas demeurer en reste de générosité, s'était engagée à lui rapporter de Hollande de jolies cotonnades pour confectionner des kebayas⁷.

Émilie lui prêtait une oreille amicale et la relançait sur ce sujet, car elle savait combien l'évocation de ces souvenirs avait le pouvoir de la faire sortir de sa réserve habituelle. Betsy, qui estimait qu'elle faisait tache en société, avait accoutumé de ne l'inviter que seule avec son mari, ou, à l'occasion, en même temps que quelques-unes de ses proches connaissances. Au vrai, elle la trouvait ennuyeuse et insignifiante, le plus souvent mal fagotée et toujours à se plaindre, mais elle pensait que cette opinion ne devait pas lui épargner de la convier de loin en loin en cercle restreint. Jeanne était là par commisération, Émilie pour sa gaieté et Georges en remerciement des billets d'opéra.

Tandis que Frans Ferelijn entretenait Henk de sa future promotion au poste d'assistant-résident et que Georges, après avoir débité quelques platitudes à l'adresse de la maîtresse de

⁵ Bonne d'enfants indigène.

⁶ Ville d'Indonésie située sur la côte nord de Java.

⁷ Blouse traditionnelle portée par les femmes à Brunei, en Indonésie, en Malaisie et par les Malais de Singapour.

céans, écoutait Jeanne relater comment le cheval de Frans avait un jour surgi dans leur véranda pour y chercher son régime de bananes quotidien, Betsy était étendue, la tête appuyée au dos de sa causeuse, se disant qu'Eline mettait bien du temps à se présenter. Elle aurait aimé dîner de bonne heure afin de ne pas arriver trop tard à l'opéra, et elle espérait que les Ferelijjn ferait preuve de tact en ne s'incrutant pas. De toute façon, ils étaient rarement amusants, se dit-elle. Elle se leva et pour dissimuler son impatience, ragença les plumes de paon d'un bouquet Makart⁸, quelques bibelots sur une petite table recouverte de peluche et aplanit du pied la peau de tigre disposée devant les flammes de l'âtre, furieuse du retard d'Eline.

La porte finit par s'ouvrir et Eline fit son entrée. Jeanne fut frappée de voir combien elle était belle, et surtout élégante dans sa toilette rose de reps en soie, simple quoique d'une riche confection, agrémentée de plusieurs petits nœuds qui disparaissaient, tels des papillons, sur son corsage en cœur et sur des manches qui s'arrêtaient à hauteur des coudes, petits nœuds qui semblaient s'être délicatement posés sur ses épaules et autour de sa taille. Elle portait dans ses cheveux d'un châtain clair, relevés en casque antique, une aigrette de plumes roses ; ses pieds étaient exquisément chaussés de rose, ce qui lui donnait des airs de fée ; un simple rang de perles ceignait son cou de ses grains blanc mat, et elle tenait à la main ses longs gants, son éventail de plumes roses et son binocle de nacre.

Ferelijjn et De woude se levèrent et après leur avoir serré la main, elle déposa un léger baiser sur le front d'Émilie et de Jeanne et s'enquit avec compassion de la santé de la petite Dora. Elle remarqua que tous, y compris Henk et Betsy, l'examinaient de la tête aux pieds, comme fascinés par la riche simplicité de sa toilette, et lorsque Jeanne lui rapporta les propos encourageants du docteur Reijers, cette petite femme tourmentée s'attira un sourire où venait transparaître le triomphe et l'éclat de sa grâce éclatante.

⁸ Hans Makart (1840-0884) est un peintre et décorateur autrichien.